

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



Le plus Espiègle

...SOMMAIRE...

La Chanson de l'Inconstant (poésie) ... Maurice Magre
Lâcheté (poésie) Jean de Rouvroy
Le Masque de Fer n'était pas Matthioli, Paul de Cazes
Les Revenantes M. A. de Lauzon
Celles qui pensent "Le Foyer"
Propos d'Etiquette Lady Etiquette
Causerie..... Danielle Aubry

Pages des Enfants Tante Ninette
La petite fille au cœur de sucre.....
Petite poste en famille.....
Mots pour rire.....
Au-dessus de l'Abîme, (feuilleton) Th. Bentzon.
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.



La Banlieue Modèle

Beaux terrains à bâtir, \$500. Conditions: \$25 com p tant et le reste \$3.95 par mois. Pas d'intérêt pendant cinq ans.

Moins 10 p. c., d'escompte si payé en un an; 8 p. c., en deux ans; 6 p. c. en trois ans; 4 p. c., en quatre ans.

La preuve patente que c'est là, la meilleure offre qui soit faite au public est dans le fait que dans le cours des quelques derniers mois nous avons vendu plus de 800 de ces lots à bâtir du Plateau de Westmount, à des chercheurs de "Home", des spéculateurs, constructeurs, des capitalistes, tous d'habiles faiseurs d'argent et dont vous ne sauriez mettre en doute le bon jugement en pareille matière.

Prenez-vous un de ces hommes à l'esprit lent, sans volonté, qui doutent et hésitent et s'épouvantent, tandis que leurs amis et voisins jettent la base d'une richesse future en achetant autant de ces lots qu'ils peuvent.

GISSER DES AULO RD'HUI

GEO. MARCIL & CIE, AGENTS D'IMMEUBLES ET BUREAU PRINCIPAL: 180 RUE ST-JACQUES
COURTIERS DE PLACEMENTS

Succursale sur la propriété, ouvert tous les après-midi de 1 à 5. ANGLE SHERBROOKE ET (Cinq minutes à l'ouest de l'Avenue Victoria). AV NUE DU PLATEAU (Succursale de Saint-Henri; M. L. Deneau, 3671 rue Notre-Dame. Ouvert de 9 a.m. à 9 p. m. Bureau du soir, A. Duvert, 282 avenue Duluth.

H. J. Dietsche

Coiffeur pour dames

et Perruquier artistique

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,

Vous qui attrapez facilement un rhume,

Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,

Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,

Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

Prenez des

CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.

Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHME, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la maille, exception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUBRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie.

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210



Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN

MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicinale, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires. Montréal

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

La chanson de l'Inconstant

Pourquoi faut-il que j'aime ainsi
Toutes les femmes...
Elles sont mon plus grand souci
Et je m'en blâme.

C'est assez qu'il tombe un bouquet
D'une fenêtre

C'est assez d'un regard coquet
Qui dit : Peut-être...

Cette jeune fille au détour
De la ruelle,
Dans son châle a pris mon amour
Mais où va-t-elle ?

Sur ce balcon, ombré de soir,
Quelqu'un se penche
Voici mon cœur, ô cheveux noirs,
O mains si blanches!...

Croyez-moi, madame, fermez
Votre persienne.

De me forcer à vous aimer
Est-ce la peine ?

Celui qu'on nomme un inconstant
N'est pas à craindre.
D'être heureux il n'a pas le temps :
Il faut le plaindre...

MAURICE MAGRE.

Lacheté

Lorsque vous m'avez dit hier :
"Tu peux partir!" j'ai pris la porte.
Et je pensais: "Bah! que m'importe!"
Et je m'en suis allé tout fier !

J'avais bien tort, vraiment de m'être
Si longtemps fait votre martyr !
Oui, certes, je devais partir
Et devenir enfin mon maître!

Et je me disais : "Parbleu! n'est-ce
Pas le moment d'être un peu gai ?
Il faut chanter et rire, ô gué !
Et bien employer sa jeunesse!"

Alors, je songeais que mon cœur
N'aurait plus à souffrir, ô femme,
De votre barbarie infâme,
De votre caprice moqueur!...

Mais voici qu'à ta chère porte,
Je m'en reviens ce soir, pourtant :
Et mon pauvre cœur repentant,
Mignonne, je te le rapporte!

JEAN DE ROUVROY.

Le Masque de Fer n'était pas Matthioli

(Lu à une réunion de la Société Royale, le 25 mai 1905.)

Dans le cours du printemps, M. Funck-Brentano, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, et auteur de plusieurs ouvrages historiques, donnait à Québec une conférence sur la fameuse légende du Masque de fer.

S'appuyant sur les documents, concernant la Bastille, confiés à sa garde, il se faisait fort de démontrer qu'il avait le mot de cette énigme jusqu'aujourd'hui impénétrable.

Avant de parler du prisonnier, M. F. Brentano entretenait son auditoire de la prison, d'une façon fort intéressante, mais parfois, il faut bien l'avouer, un peu fantaisiste. Il a usé très largement de l'autorité que lui donne la situation qui l'a fait le dépositaire d'archives où il a été à même de consulter les documents sur lesquels il étayait sa démonstration.

Si on ignorait tout de la mystérieuse prison d'Etat, dit-il, c'est que les prisonniers qui en sortaient, avant d'être mis en liberté, se liaient par un serment solennel de ne rien dévoiler ce qui s'y passait. (1)

En entendant cette déclaration de M. Brentano, on tremblait de frayeur en songeant aux horribles choses rendues inviolables par le terrible secret, on frémissait à la pensée de toutes les horreurs qui se cachaient derrière le "chut mystérieux", par lequel répondait tout prisonnier libéré interrogé sur ce qu'il avait vu et entendu pendant sa détention.

Mais on avait tort de soupçonner ce serment de couvrir de sinistres secrets. Bien au contraire, si serment il y avait, il devait servir à garantir

la Bastille d'une pléthore de grands seigneurs décaqués qui auraient sollicité d'y être internés, s'ils avaient eu la moindre idée des prévenances dont y étaient comblés les prisonniers d'Etat.

Ce fut donc un grand soulagement pour l'auditoire, sous le coup de l'émotion profonde où l'avaient plongé les sous-entendus de M. Brentano, quand celui-ci, sans transition, lui révéla que la vieille forteresse avait une mauvaise réputation tout à fait imméritée et n'était ni plus ni moins qu'un lieu de délices, un paradis pour les gourmands. Loin d'y pourrir sur la paille humide de sombres cachots, on y occupait au contraire des chambres très confortablement meublées, où on vivait comme des coqs en pâte; car, s'il faut en croire M. Brentano, le gouvernement affectait aux frais de tables des prisonniers des sommes incroyables, (2) couvrant des menus fantastiques. Bien plus, avec une honnêteté qui faisait le plus grand honneur à cette administration unique, on remettait scrupuleusement à ceux qui consentaient à s'arracher aux délices de cet asile hospitalier le montant des sommes attribuées à leur entretien, qui, naturellement, n'avaient pu être complètement dépensées.

En somme, se faire mettre à la Bastille était une excellente spéculation; on s'y faisait des rentes tout en y vivant le plus confortablement du monde.

Après cette description charmante, bien peu parmi les femmes qui composaient l'auditoire de M. Brentano n'auraient pas volontiers accepté... pour leurs maris, une détention d'un an ou deux à la Bastille, d'autant plus qu'il arrivait parfois, comme dans le cas du duc de Richelieu, que

(2) M. Brentano affirme que le gouvernement affectait aux frais de table des prisonniers, selon leur importance, de dix à cent francs par jour, représentant dix à cent dollars de la monnaie d'aujourd'hui.

l'amour conjugal y trouvait un regain de vivacité.

Mais ce tableau si attrayant, malgré les sources où le conférencier est censé avoir puisé son authenticité, ne m'en paraît pas moins quelque peu chargé.

Si le gouvernement avait traité tous ses prisonniers avec la même munificence, aux frais de l'Etat, pourquoi du Junca dirait-il, dans son journal, en parlant du prisonnier Masqué: "ledit prisonnier étant nourri par le gouvernement", comme on le verra dans une citation que je fais plus loin.

Pour M. Funck-Brentano, le prisonnier mystérieux, improprement appelé l'homme au masque de fer, puisqu'il est admis qu'il portait un masque de velours noir, n'était ni un frère jumeau ou adultérin de Louis XIV ni l'un des ducs de Beaufort ou de Monmouth, ni un des personnages qui ont disparu d'une manière plus ou moins énigmatique de la scène du monde pendant les vingt-cinq dernières années du dix-septième siècle. Il affirme que le prisonnier masqué n'était rien autre qu'un certain Girolamo Matthioli. (3)

Ce Matthioli dont l'histoire est connue, était un vulgaire intrigant, ministre et favori du duc de Mantoue, prince débauché, dont les finances étaient dans le plus lamentable état.

Louis XIV, conseillé par Louvois, avait jeté les yeux sur Casal, place forte située en territoire mantouan, sur la rive droite du Pô, considérée comme un point stratégique important. Les renseignements qu'il avait obtenus sur le compte de Matthioli lui firent croire qu'il ne pouvait trouver un intermédiaire mieux disposé à mener à bonne fin la vente de la forteresse qu'il convoitait. Celui-ci, après avoir reçu force pots-de-vin, entama les négociations qui d'après les conventions, devaient être strictement secrètes. Bientôt il informa Louis XIV que Casal lui serait livré moyennant cent mille écus.

(1) M. F. Brentano semble avoir oublié que le Père Briffet, pendant plusieurs années aumônier de la Bastille, dans son "Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité dans l'Histoire", publié en 1769, l'avocat Linguet, dans ses "Mémoires sur la Bastille", où il fut prisonnier pendant deux ans, et enfin M. du Junca, lieutenant du roi de cette prison d'Etat, dans son journal, donnent des détails prouvant qu'ils n'étaient gênés par aucun serment.

(3) M. Brentano n'a fait que remettre au jour une ancienne version donnée pour la première fois par le baron Heiss dans le "Journal encyclopédique", en 1770.

Mais quand Catinat, sur l'ordre du Roi, alla prendre possession de la forteresse, il trouva les portes fermées.

Il fut prouvé que, moyennant considération, Matthioli avait fait part aux cours d'Autriche, d'Espagne et de Piémont du marché conclu et celles-ci ayant tout intérêt à ce que la France ne prit pas possession d'une position stratégique considérée comme importante, sur un territoire étranger, le firent manquer.

Louis XIV jura de tirer une vengeance éclatante du fourbe qui l'avait joué aussi impudemment. L'ayant fait venir sur le territoire français, sous prétexte de renouer des négociations nouvelles, il le fit enlever par Catinat et enfermer dans la forteresse de Pignerol, qui alors appartenait à la France, et où devait être déjà le prisonnier masqué, comme je crois pouvoir le prouver. Le duc de Mantoue, non moins furieux de voir, par l'indiscrétion de son ministre, échouer une négociation qui aurait eu pour effet de remplir ses coffres épuisés, se laissa escamoter son ministre sans opposer la moindre protestation.

Ceci est de l'histoire.

...M. F. Brentano a mis une incontestable habileté dans l'exposition de sa thèse, mais il n'a pas même tenté d'éclaircir certains points obscurs qui, à mon avis, méritent d'être élucidés.

Je n'ai pas la prétention de donner un nom au prisonnier mystérieux, mais je crois pouvoir établir que l'homme au masque n'était pas Matthioli.

Je n'ai pas été comme M. Brentano à même de consulter les précieux documents inédits confiés à sa garde. Pour tirer mes déductions, je devrai donc me servir du fruit des recherches de ceux qui ont tenté de percer le mystère.

Quoi qu'il en soit, je crois être en mesure d'établir: 1°. Que le prisonnier masqué ne pouvait être qu'un personnage de très haute marque;

2°. Qu'une raison d'état de la plus haute importance pouvait seule motiver toutes les précautions prises

pour cacher son nom et son visage; 2°. Qu'il était emprisonné depuis au moins huit ans, quand Matthioli fut enfermé à Pignerol.

Les preuves les moins contestables font voir que le prisonnier masqué était traité avec la plus grande déférence; avec une déférence exagérée, même. Tout ce qu'il demandait lui était accordé et on prévenait ses moindres désirs.

L'extrait suivant du journal de M. du Junca, lieutenant du roi à la Bastille, dont l'authenticité ne peut être contestée, et auquel M. Brentano a, du reste, référé à plusieurs reprises dans sa conférence, font foi de toutes ces choses.

Parlant de l'arrivée du prisonnier à la Bastille, le jeudi 18 septembre, 1698, M. du Junca ne dit-il pas: "Je le conduisis moi-même sur les neuf heures du soir, dans la troisième chambre de la tour de la Berthaudière, laquelle chambre j'avais eu soin de faire meubler de toutes choses avant son arrivée, en ayant reçu l'ordre de M. de Saint-Mars." En le conduisant à ladite chambre j'étais accompagné du sieur Rosarge que M. de Saint-Mars avait amené avec lui, lequel était chargé de servir et de soigner ledit prisonnier qui était nourri par le gouvernement."

Outre le soin que l'on prenait de faire meubler de toutes choses la chambre du prisonnier masqué, on lui donnait pour le servir M. de Rosarge qui venait occuper la charge importante de major de la Bastille. Est-il quelque part fait mention, dans les annales de la Bastille, que pareilles attentions aient été portées à aucun autre prisonnier, parmi tous ceux qui, portant les noms les plus illustres de France, y ont été internés. (4).

Quelles raisons aurait-on eues de combler de toutes ces prévenances ce Matthioli qui, en somme, n'était qu'un vulgaire coquin?

(4) On affirme que Louvois, le ministre tout puissant de Louis XIV, ayant fait visite au prisonnier masqué dans sa prison, se tint debout et tête nue et que, quand la personne attachée spécialement au service du prisonnier venait à manquer, le gouverneur lui-même le servait à table.

Ne serait-il pas plus rationnel de supposer que c'est de Matthioli dont il était question, quand Louvois écrivait au gouverneur de l'île Sainte-Marguerite, au sujet d'un prisonnier dont il ne donne pas le nom, selon son habitude, (5), lui recommandait de «le traiter au pain et à l'eau, de ne lui donner des effets et du linge que tous les quatre ans et de le loger dans le cachot le plus misérable». «Ce qui est assez bon pour un gremlin, ajoutez-t-il.

Voici maintenant la preuve des précautions inouïes que l'on prenait pour cacher le nom et la figure du prisonnier masqué. On la trouve encore dans le journal de du Junca:

"Le jeudi, 18 septembre 1698, dit-il, à trois heures après-midi, M. de Saint-Mars, Gouverneur de la Bastille, est arrivé pour sa première entrée des îles Sainte-Marguerite et Honorat, ayant amené avec lui, dans sa litière, un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, dont le nom ne se dit pas, lequel on fait toujours tenir masqué, qui fut d'abord mis dans la tour de la Bastille en attendant la nuit."

Plus loin, après la mort de l'homme masqué, M. du Junca dit encore: "Le lundi 12 novembre 1703, le prisonnier inconnu toujours masqué d'un masque de velours noir, que M. de Saint-Mars, Gouverneur a mené avec lui en venant des îles Sainte-Marguerite et qu'il gardait depuis longtemps" s'étant trouvé la veille, dimanche, un peu mal en sortant de la messe, est mort sur les dix heures du soir, sans avoir une grande maladie. M. Giraut, l'aumônier, le confessa, et, surpris par la mort, il ne reçut pas les sacrements avant de mourir. Ce prisonnier inconnu, gardé depuis si longtemps, a été enterré le mardi, à quatre heures de l'après-midi. Sur le registre mortuaire on a donné un nom inconnu."

(5) Il faut savoir, dit M. Jung, dans le cours d'une étude sur le masque de fer, que dans la correspondance de Louvois, jamais les noms des prisonniers ne sont prononcés; il les désigne ainsi: l'homme que vous savez; celui que vous avez en garde depuis tant d'années; le prisonnier de la tour d'en bas, etc.

Dans le même journal de du Junca, on lit encore :

“Le souvenir du prisonnier masqué s'était conservé parmi les officiers, soldats et domestiques de cette prison, et nombre de témoins oculaires l'avaient vu passer dans la cour pour se rendre à la messe. Dès qu'il fut mort, on avait brûlé généralement tout ce qui était à son usage, comme linge et habits, matelas, couvertures. On avait gratté et blanchi les murailles de sa chambre, changé les carreaux et fait disparaître les traces de son séjour, de peur qu'il n'eût caché quelques billets ou quelque marque qui lui eût fait connaître son nom.” (6).

Comment pourrait-on prétendre, en présence des documents que nous venons de citer, que Matthioli, enlevé presque publiquement par Catinat, et que le duc de Mantoue, son maître, n'avait jamais réclamé, pouvait être l'objet de semblables précautions, lesquelles, je le répète, ne pouvaient être motivées que par une raison d'état de premier ordre.

J'ai dit que le prisonnier masqué avait été incarcéré au moins huit ans avant que Matthioli fut enfermé à Pignerol. Voici sur quoi je base mon opinion.

En 1691, quelque temps après la mort de Louvois, son fils, le marquis de Barbésieux, écrivant à M. de Saint-Mars lui spécifiait les soins qu'il devait donner à «son prisonnier d'il y a vingt ans». Ce qui ferait remonter à 1671 l'incarcération du prisonnier inconnu, c'est-à-dire huit ans avant celle de Matthioli qui ne fut emprisonné à Pignerol que le 4 de mai 1679. Il serait difficile de supposer que le fils de Louvois ait pu commettre une aussi inconcevable erreur de huit années dans un espace de temps relativement aussi court. Je considère donc cette note du marquis de Barbésieux comme une preuve absolument concluante.

(6) Cet extrait du Journal de du Junca et celui qui le précède, se trouvent cités dans le “Traité des différentes preuves qui servent à établir la vérité dans l'Histoire”, par le Père Briffet, ouvrage publié en 1769.

Un document où M. Brentano semble prétendre avoir trouvé le point le plus fort en faveur de sa thèse, est l'acte de sépulture du prisonnier masqué, lequel est à mon avis, la condamnation la plus formelle de ses prétentions.

Lisons-le :-

“L'an 1703, le 19 novembre, «Marchialy, âgé de 45 ans ou environ», est décédé dans la Bastille, duquel le corps a été inhumé dans la paroisse de Saint-Paul, sa paroisse, le 20 dudit mois, en présence de M. Rosarge, Major de la Bastille, et de M. de Reilh, chirurgien de la Bastille, qui ont signé.”

Je dis que cet acte de sépulture est la condamnation la plus formelle des prétentions de M. Brentano, car celui-ci ne peut honnêtement invoquer la soi-disant similitude de noms, en face de la version, citée plus haut, de du Junca, dont la véracité ne peut être mise en doute, quand il dit : «sur le registre mortuaire on a donné un nom inconnu».

D'autre part, l'âge attribué, dans cet acte de sépulture, au prisonnier inconnu, ne concorde nullement avec celui de Girolamo Matthioli qui, né en 1640, aurait eu alors soixante-trois ans.

Cet acte ne peut donc avoir aucune valeur historique, car il est évident qu'il a été fait à plaisir, dans le but de dépister les chercheurs du fameux secret.

En présence de faits dont l'authenticité ne peut être sérieusement attaquée, qui démontrent que le prisonnier masqué ne pouvait être qu'un très haut personnage dont il était de la plus grande importance de cacher le nom et la physionomie, n'est-il pas permis de se demander si la version de Voltaire et des autres historiens et écrivains qui en font un frère jumeau ou adultérin de Louis XIV, n'a pas quelque plausibilité. Ceci expliquerait, il faut bien l'avouer, les égards exagérés dont cet homme était entouré et les précautions qui furent prises pour cacher son identité, non seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort. Si l'exactitude de cette hypothèse eut

été établie, on onçait quelles conséquences une semblable révélation aurait pu avoir sur les destinées de la dynastie bourbonnienne.

Il est futile d'opposer comme des preuves les dénégations ou les protestations d'ignorance de personnes qui, connaissant ce secret, avaient tout intérêt à ce qu'il ne fût pas divulgué. Les doutes qu'il est permis d'avoir à ce sujet se trouveraient, jusqu'à un certain point, levés par cette réponse de Louis XV à la marquise de Pompadour, qui, curieuse de connaître l'identité du prisonnier masqué, l'obsédait de ses questions: “Cessez de m'importuner à ce sujet, je ne puis pas vous le dire, c'est le secret de l'Etat.”

L'hypothèse à laquelle Voltaire a donné le jour se trouverait sérieusement étayée par le fait affirmé par maints historiens consciencieux, que le feuillet du registre d'écrou de la Bastille qui coïncide avec la date de l'emprisonnement de l'homme masqué a été enlevé et remplacé par un autre d'une écriture différente. Cette substitution aurait eu lieu, prétend-on, vers 1775, par un nommé Chevalier, Major de la Bastille, sur l'ordre de M. de Malesherbes, ministre de Louis XVI.

Quoi qu'il en soit, en face de l'incertitude où nous plonge le manque absolu de preuves certaines, le mieux je crois, est de se ranger à l'opinion de l'encyclopédiste qui dit en terminant une étude sur la légende du masque de fer :

“La lumière n'est donc pas encore faite sur ce problème intéressant, peut-être ne se fera-t-elle jamais. Si le masque du prisonnier de Pignerol et de la Bastille recouvrait un personnage dont la naissance était de nature à infirmer la légitimité des Bourbons, on peut être sûr que les précautions ont été prises pour que le secret reste impénétrable. Dans le cas contraire, celui où il aurait simplement caché un criminel d'état plus ou moins dangereux, outre qu'il y a des particularités qu'on ne s'explique pas, il faudrait croire que, parmi tant de hauts personnages qui passaient

“pour avoir possédé le secret, les uns se seraient prêtés à la plus bizarre mystification, les autres en auraient été naïvement les victimes.”

A cette conclusion très sensée, je me contenterai d'ajouter: Je ne puis dire qui était le masque de fer, mais je prétends que ce n'était pas Matthioli, et je crois l'avoir prouvé.

PauL de Cazes.

Nos livres

Accusé réception — avec remerciements — est fait du “Petit traité d'Hygiène”, par le Dr J.-G. Paradis, de Montmagny.

Trop de bien est à dire de ce recueil qui vient, à son heure, prendre place parmi les œuvres nécessaires et méritantes, pour vouloir le condenser dans ces quelques lignes. La préface, qui a l'honneur d'être signée par M. l'abbé Camille Roy de la Société Royale, dit toute la valeur de ce livre que le Conseil de l'Instruction publique recommande comme “livre du maître” pour nos écoles primaires.

C'est à remarquer, combien sont louables les efforts de ces travailleurs de la pensée à faire adopter pour l'enseignement ce qui est la base de la force humaine “l'hygiène”, car depuis des années déjà l'étude de l'hygiène a sa place marquée au programme des écoles.

M. le Dr Paradis insiste avec beaucoup de raison sur les deux grandes maladies de nos jours, l'alcoolisme et la tuberculose, et il en démontre les moyens d'enrayer ce fléau avec une science réelle; c'est le grand côté pratique de son livre.

A la classe enfantine, l'institutrice fait la description du cheval.

—Les pieds, dit-elle, sont terminés par des “sabots”.

—Alors, pour Noël, il peut les mettre dans la cheminée.



Entre femmes:

—Lequel des deux penses-tu aimer le plus longtemps, Pierre ou Paul?

—Celui qui m'oubliera le plus vite.

Causerie littéraire

LES REVENANTES

Dans notre cher pays de France, livré depuis quelques années au pouvoir des sectaires, on a vu se produire des infamies qui avaient d'abord semblé impossibles, et auxquelles l'opinion publique, un moment émue, semble s'être habituée à présent comme à une chose toute simple. De ces infamies la plus grande certainement a été l'expulsion des congrégations religieuses.

En effet, sans parler des malheureux que ces hospitalières maisons nourrissaient et soutenaient; des enfants, qui apprenaient dans ces écoles de dévouement et de charité qu'ils avaient une âme immortelle et des devoirs à remplir vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres; ni hélas, des hospices où les pauvres malades, depuis le départ des sœurs, sont livrés aux soins de gardes indignes, déjà salariées par l'Etat, et exigeant malgré cela un pourboire; il y a encore une autre catégorie de victimes dont les souffrances sont moins apparentes, parce qu'elles sont morales celles-là, et à ce titre, inconnues du vulgaire qui ne comprend que ce qui le frappe. Cette catégorie de victimes est composée des religieuses qui font partie des ordres pauvres, et qui sont forcées de rentrer dans leurs familles. Le monde toujours superficiel, et qui ne veut pas voir souffrir pour étouffer ses remords, a décrété que celles qui possédaient encore une famille capable d'assurer leur existence matérielle, étaient moins à plaindre que celles, qui une fois dispersées, se trouvent isolées, privées de secours, n'ayant pour subsister que ce qu'elles peuvent recueillir de la charité publique. Ce triste thème a déjà été traité par plusieurs écrivains, notamment par René Bazin, dans “l'Isolée”; et par Champol, qui a si bien nommé ces pauvres expulsées les “Revenantes”. Revenantes, en effet, ne le sont-elles pas? N'étaient-

elles pas mortes de fait, ne les avaient-on pas pleurées comme telles, lorsque fidèles à l'appel divin, elles avaient tout quitté pour prendre la croix, ne voulant connaître ici-bas que la souffrance?

Champol nous fait assister à une de ces navrantes dispersions d'une communauté dont les revenus sont insuffisants pour qu'il soit impossible de continuer la vie commune sur la terre d'exil. Trois religieuses vont nous occuper particulièrement. Rendues au monde, les différences que la religion avait supprimées reparaisent: une très modeste existence attend la plus âgée, sortie du peuple, elle va retomber dans un de ces horribles intérieurs parisiens des faubourgs, refuges du vice, de l'immoralité et de l'irrégion. Quelles souffrances vont être les siennes, il est inutile d'insister sur ce sujet, mais en revanche, aussi, quel apostolat à exercer vis-à-vis de ces égarés qui la méprisent et qu'elle va tout doucement ramener à Dieu. Au moins là, elle peut encore continuer à mériter et à faire le bien. La supérieure, dépourvue de ressources personnelles, âme vraiment grande, intelligence élevée, possédée par une inextinguible soif de dévouement, saura se plier aux exigences d'une situation effacée et pénible dans une famille d'industriels parvenus, vulgaires et antipathiques.

La troisième de ces pauvres réfugiées chassées de l'asile de paix où elles avaient désiré mourir, rentrera, jeune encore, dans un milieu élégant, luxueux, confortable, auprès d'une mère qui l'idolâtre et qui a souffert le martyre, six ans auparavant, lorsque sa fille unique et adorée est partie. Pour celle-là, en apparence, le chemin va sembler plus doux; et pourtant, c'est cette pauvre âme, jetée tout en dehors de sa voie qui aura le plus de combats à soutenir. Pour plaire à sa mère, elle va essayer, malgré sa répugnance, de se rattacher à la vie, de s'y refaire une place comme si de rien n'était. Et, tandis que ses deux compagnes pourront continuer à réaliser leur programme de détachement et de dévouement,

elle sera exposée à des tentations continuelles, de la part de tout ce qui l'entoure, à commencer par sa mère qui veut la forcer à renoncer à cet idéal qu'elle s'est créé, et que cependant tout lui rappellera. Elle ne pourra échapper complètement à cette hantise, malgré tous les efforts de cette affection maternelle exclusive et jalouse, elle ne pourra oublier les six années passées dans le cloître, les enseignements reçus dans ces murs maintenant délaissés. C'est au moment où sa mère croira l'avoir tout à fait reconquise et espérera faire bientôt d'elle une heureuse épouse, que cette fille tant aimée va lui être définitivement arrachée.

Celle qui était autrefois la supérieure, a malgré la sécularisation, conservé sur ses filles, cette sorte d'autorité morale, de juridiction spirituelle, d'influence suprême en un mot, lien que rien n'a pu briser. Sa mort, un acte d'abnégation admirable, replonge Henriette le Hallier dans cette atmosphère de renoncement et de sacrifice, qui a toujours eu tant d'attrait pour son âme généreuse mais irrésolue. Elle rejette courageusement l'amour vrai et profond qui lui est offert, et prend, sous l'empire de ce bouleversement moral, la résolution de rentrer aux Filles de la Charité pour rester fidèle à sa vocation.

J'aurais préféré que l'auteur eut laissé Henriette revoir sa supérieure mourante, plutôt que de nous la représenter en proie à une espèce d'hallucination, à une apparition de la morte qui lui rend son énergie et lui apporte la claire vue de sa destinée. J'aurais mieux aimé aussi, que le projet de mariage ne fut pas aussi avancé lorsqu'elle y renonce, et que ce banal dénouement, qui consiste à passer son fiancée à une autre qui l'aime secrètement depuis longtemps, fut évité. Cette autre, c'est sa cousine germaine, Paule Marignan, figure un peu effacée pendant l'année qu'Henriette passe dans le monde ; elle le quitte irrévocablement cette fois, confiant à sa cousine la mission de la remplacer auprès de sa mère et auprès du jeune homme qui devait

être son époux. Malgré ces quelques critiques, ce livre si bien étudié sera certainement lu avec intérêt.

M. A. de Lauzon.

Celles qui pensent

(C'est avec un vif plaisir que nous reproduisons, de la revue, "Le Foyer", cet article supérieurement pensé et courageusement écrit. Nous invitons tous nos lecteurs à le parcourir avec attention.—NOTE DE LA REDACTION.)

Vauvenargues a dit : "Les grandes pensées viennent du cœur". Avant lui, Pascal avait appelé la pensée "le plus beau lieu du monde, dont il faut nous relever."—"Penser, écrit à son tour Amiel, c'est se recueillir dans son impression, la dégager en soi et la projeter dans un jugement personnel. C'est là aussi se délivrer, s'affranchir, se conquérir."

Cœur, beauté, élévation, recueillement, délivrance, affranchissement, conquête, vous le voyez, rien ne manque à la gloire de "celles qui pensent".

Aussi n'est-il pas sans importance de parler de la haute culture intellectuelle de la femme à notre époque.

Quelles en sont les "raisons" ? quels en sont les "avantages" et les "dangers" ?

En donnant à notre esprit, sur des matières aussi complexes, la lumière qu'il réclame, je ne fais que suivre la tradition de l'Eglise catholique ; heureuse et fière de rendre à la femme l'honneur dont l'entourèrent, de saint Jérôme à saint François de Sales, de Fénelon à Lacordaire et à Dupanloup, tous les siècles chrétiens.



"L'âme n'est pas un vase qu'il faut remplir, disait Plutarque, c'est un foyer qu'il faut réchauffer." La femme, au même titre que l'homme, a droit à cette lumière et à cette flamme.

Car, je vous prie de bien le remarquer, je ne préconise ici l'étude et la science pour notre sexe qu'à seule fin de nous rendre meilleures. Périssent l'instruction qui ne contribuerait en rien à notre perfectionnement moral !

Toute conquête de notre intelligence doit donc étendre et enrichir le champ de notre vertu.

Il était bon d'affirmer ceci, afin de ne pas encourir les foudres de certains psychologues à courte vue qui confondent, à dessein ou à leur insu, toute revendication des droits légitimes de la femme avec ce féminisme hostile, extravagant, anarchique, dont on a pu dire sans exagération qu'il était "un programme écrit avec ce qui restait de pétrole dans les bidons de la Commune."

Vous n'avez pas le droit, filles de l'Eglise, d'enterrer votre intelligence. Elle doit, au contraire, être l'agent le plus actif de votre élévation morale.

En dehors de la religion catholique, que devient le développement intellectuel de la femme ?—Une dérision. L'histoire constate, à chaque pas, l'espèce de "diminutio capitis" dont reste frappée, loin du vrai soleil de justice, la pensée féminine.

Interrogeons le paganisme.

"La femme était élevée dans une ignorance complète ; elle vivait à l'écart dans le gynécée. Filer la laine, faire des vêtements, distribuer leur tâche aux servantes, servante elle-même ou peu s'en faut, intendante pour ne rien outrer, telles étaient ses occupations."—"Je hais une servante, disait Euripide ; loin de ma maison celle qui élève son esprit plus haut qu'il ne convient à une femme !"

Molière ne fait que confirmer l'induration du préjugé païen dans nos mœurs, quand il met aux lèvres de son bonhomme Chrysale cette ineptie :

...Qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

En quoi la femme chinoise, dont on atrophie les pieds et le cerveau, la femme galla qui dit au voyageur : "Je ne puis t'indiquer ta route, je ne suis qu'une femme", et la femme turque servilement claquemurée dans les hontes du harem, ont-elles cessé d'être les victimes de cet exclusivisme inhumain et si profondément matérialiste du paganisme ?

Là où ne luit point la doctrine du Christ, la femme demeure plongée dans l'ignorance.

A coup sûr, d'après Luther, la femme ne mérite guère qu'on s'occupe de son instruction. Etre coupable et déchu, elle a pour maître son ma-

ri. "Il faut l'honorer, le craindre, lui obéir en tout ; et il n'est pas plus permis à la femme de résister qu'il n'est permis au serf d'être en lutte avec son maître ; la femme porte toujours sur elle le poids de l'antique malédiction."

Par une de ces contradictions dont fourmille la Réforme, la femme, il est vrai, doit demander aujourd'hui à la science son émancipation. Les lycées de jeunes filles fonctionnent, depuis une vingtaine d'années, en France, comme en Suisse et en Allemagne. L'élément protestant y domine parmi les directeurs comme aussi parmi les professeurs. Ces internats sans âme ont produit la normalienne sans foi, sans idéal, sans enthousiasme, aux appointements dérisoires, la névrosée, la déclassée, la diplômée sans place, en révolte contre la société et contre la morale.

Donc, le protestantisme n'a poussé la femme moderne à la conquête du savoir humain que pour la reléguer loin de Dieu, mécontente, irritée, avec ses illusions détruites et ses désirs inassouvis. Déracinée, elle se tue ou se prostitue. Lugubre aboutissement de la course aux diplômes.

—Le laïcisme rationaliste, à son tour, ne veut s'emparer de la femme instruite que pour l'arracher à l'Eglise, en accusant celle-ci d'obscurantisme.

"Pour en finir avec le catholicisme, il faut, suivant le mot de Frédéric, roi de Prusse, en faire un hibou." Vous savez, cet oiseau solitaire et triste, qui se tient dans un coin avec un air rechigné.

"Voilà le secret, disait Lacordaire, nous isoler de tout, de la politique, de la morale, du sentiment, de la science ; nous suspendre entre le ciel et la terre, sans aucune espèce de point d'appui, pour nous dire, un genou en terre : "Vous avez Dieu, qu'avez-vous besoin du reste ?

Si Lacordaire revenait, il ne parlerait plus de la génuflexion de nos adversaires. Aujourd'hui, l'hostilité n'a plus de ces ménagements, elle est ouvertement violente. Hélas ! il semble qu'elle ne l'est point encore assez, puisque rien ne nous peut tirer de notre torpeur.

La libre pensée essaie vainement d'arracher la femme à l'influence du catholicisme et prétend l'avoir éman-

cipée en lui votant le droit d'ins-

truction. Ne nous laissons point extorquer cet honneur.

Seule, l'Eglise a donné à l'intelligence de la femme le large et noble essor de la vérité intégrale.

Seule, elle a, sans discontinuer, invité la femme à exercer, par la lumière autant que par l'amour, l'empire de son prosélytisme sur les consciences, sur les gouvernements, sur les peuples, sur la vie religieuse ou sur la vie familiale, sur la constitution temporelle de la papauté et sur la propagation de la foi.

La religion n'a jamais été un éteignoir, mais un réflecteur. Elle n'amoindrit ni ne comprime la femme ; elle la protège, elle la fortifie et la dilate.

Ouvrez l'Evangile ou les annales ecclésiastiques, vous ne découvrirez nulle part la théorie de l'asservissement intellectuel de votre sexe. Vous y trouverez au contraire la doctrine et le fait constants de l'élévation de la pensée féminine.

Quand donc l'ignorance, d'après le catholicisme, nous a-t-il jamais fait ressembler à Dieu ? Notre Dieu n'est-il pas le Dieu des sciences ? D'après saint Augustin, "il n'est permis à aucune des créatures, auxquelles Dieu a confié la lampe de l'intelligence, de la laisser s'épuiser et mourir, faute d'aliment."

Pas plus donc que celles de l'homme, les facultés de la femme ne doivent demeurer inactives ; à elle, comme à l'homme, s'adresse l'invitation à monter et à grandir, qui est la raison divine de sa perfectibilité : "Ascende superius."

"Tous les dons reçus de Dieu, pour servir à quelque chose, écrit Mgr Dupanloup, doivent être cultivés, l'Ecriture nous le déclare ; les âmes, comme la terre, quand on la laisse en friche, ne produisent que des fruits sauvages, "spinas et tribulos". Et Dieu n'a pas plus fait les âmes de femmes que les âmes d'homme pour être des terres légères, stériles et malsaines."

Tout ce que la femme possède de dignité, de liberté, de bien-être, lui vient de l'Eglise.

L'Eglise la déclare responsable, égale à l'homme devant la morale,

devant les sacrements, devant l'éternité.

Elle offre aux deux sexes la même instruction religieuse. D'autre part, l'Eglise n'a jamais enseigné que la femme était un être nécessairement relatif, "créé uniquement pour l'homme et forcément condamné au mariage."

Sans doute, Dieu a créé la femme en disant : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui un aide semblable à lui." Mais il n'est pas téméraire d'affirmer que le mariage fut institué plus pour la race que pour l'individu. Aussi, la femme peut très bien, même en dehors du mariage acquérir son complet développement intellectuel et moral.

Assurément, l'immense majorité des femmes renferment leurs activités dans les limites étroites de leur logis. C'est la vocation du grand nombre. Mais l'Eglise, en leur rappelant le portrait de la femme forte, qui tisse des vêtements à ses fils et dont les doigts tiennent le fuseau, n'a jamais voulu leur interdire le livre ni la plume. Elle a fait le panégyrique du travail manuel, elle a adoré le Fils du charpentier de Nazareth, elle a canonisé des artisans. Mais elle a préconisé, au-dessus de "la femme adonnée aux travaux du ménage, la femme ravie dans la contemplation du vrai et qui a choisi la meilleure part."

Elle a, de Paule à Radegonde et à Hildegarde, de Lioba et de Gertrude à Brigitte, à Thérèse, à Catherine de Sienne, maintenu, sur les autels, l'indépendance féminine en plaçant dans la même lumière d'apothéose, avec la vertu transcendante, les labeurs intellectuels et artistiques de nos illustres devancières. Mme Craven, Mme Barrat, Mme Swetchine, Marie Jenna, Eugénie de Guérin, ne furent pas seulement, dans notre temps, des femmes d'une vertu solide, mais des penseurs et des écrivains distingués.

"Les femmes semblent la proie, le jouet des hommes, a écrit Michelet, elles en sont la fatalité."

Mot terrible et profond dans certains cas, mais qui sonne comme un blasphème, quand on évoque la merveilleuse influence de la femme sur l'homme dans l'histoire de l'Eglise catholique.

A quelque point de vue que l'on se place pour admirer le rayonnement bienfaisant, l'action prépondérante et décisive de la femme érudite et pieuse sur les hommes et sur les choses de son époque, on est contraint de reconnaître dans la femme la marque lumineuse de l'esprit de l'Eglise dont elle fut imprégnée dès le matin de sa réhabilitation par la croix et de son apostolat par la charité.

"Melle Jaricot, en créant l'œuvre de la Propagation de la foi, a préparé un avenir qui lui vaudra peut-être autant de gloire qu'à la mère de Constantin ou à l'épouse de Clovis."

Si à toutes ces considérations chaque homme ajoutait ce qu'il doit en lumières naturelles et surnaturelles à la pensée de sa mère, on reconnaîtrait sans peine que là, plus qu'ailleurs encore l'intelligence de la femme fut génératrice de grandes choses. C'est de ce point de vue supérieur que le binheureux Suzo nous contemplait, quand, se mettant les deux pieds dans le ruisseau pour laisser passer l'une des vôtres, il disait ce mot si chevaleresque et si chrétien : Respect à toute femme qui passe dans la rue. Je lui laisse le haut du pavé, car je vois en elle la Sainte Vierge."

Le paganisme relègue la femme dans la servitude, le protestantisme la jette dans l'orgueil. Seule, l'Eglise catholique, en la transfigurant divinement, lui "laisse le haut du pavé" et convoque les hommes à chanter le cantique de ses allégresses et de ses grandeurs : "Magnificat..... quia respexit humilitatem ancillæ suæ... Fecit mihi magna qui potens est."

"Le Foyer".

Quel monstre que Mme Z!

—Elle a pourtant été très jolie, à ce qu'il paraît.

—Vous voulez dire, à ce qu'il ne paraît pas.

L'orgueil de la science est de l'humilité à côté de l'orgueil de l'ignorance. — H. Spencer.

Moins on pense, plus on parle. — Montesquieu.

- Causerie -

Dans ma dernière causerie, je conseillais aux jeunes filles de s'occuper sérieusement en dehors des soins du ménage. Je ne crois pas me tromper beaucoup en supposant que la plupart d'entre vous ont haussé les épaules pour dire : "Mais que pouvons-nous donc faire ?"

D'abord, commencez par chercher en vous le trésor peut-être ignoré, le "talent" qui certainement s'y trouve. Le connaissez-vous ? Plusieurs n'y ont même jamais pensé ! Pourquoi ? Parce que vous vivez votre vie un peu machinalement, sans aller au fond des choses, et surtout sans regarder au fond de vous-mêmes. Il s'agirait, mes amies, d'écouter attentivement toutes les voix qui s'élèvent en vous et qui demandent à se faire entendre : ces voix, ce sont les tendances particulières à chacune et qui veulent la conduire dans un domaine à part, bien à elle, où elle se sentira vivre d'une vie intellectuelle ou morale plus pleine et plus forte.

Vous vivez plus insouciantes que les oiseaux ! Eux, au moins, cherchent leur pâture : on vous donne à vous, celle de l'esprit et celle du corps ; vous l'acceptez, sans songer qu'il vient un âge, où, connaissant vos besoins, vous devez choisir et prendre celle qui s'adapte le mieux à votre nature.

Réveillez vos âmes, ces petites âmes dormantes qui s'engourdissent dans la vie routinière, faites-les vivre, et pour cela approchez-les de la lumière et de la beauté. Il y en a partout autour de vous, mais encore faut-il savoir la voir et la comprendre !

Si je vous aidais à regarder de quel côté peut se dépenser votre activité qui déborde et qui se perd en frivolités ?

Comme l'étude de la musique est si généralement répandue, au grand détriment de la musique et des pseudo-musiciennes, j'aborderai d'abord cette question.

La très grande majorité des jeunes filles passent des années à tourmenter leur piano et à gaspiller l'argent de leurs parents, sans autre résultat

que de se rendre insupportables à ceux qui entendent l'étude machinale de morceaux répétés sans attention, sans plaisir et sans progrès. A celles-là je dis nettement : "Renoncez-y ! Ne tardez pas, vous y avez déjà perdu trop de temps !"

Il en est d'autres qui ont vraiment le sens et le goût de la musique : Ce don précieux doit être cultivé avec soin ; il ne doit pas être considéré seulement un moyen de "plaire" ou de "s'amuser", mais la source de jouissances profondes qu'il est infiniment doux de ressentir et de faire partager.

Avec la musique, la vraie musique, une part de paix et de bonheur entre dans la sereine intimité du foyer domestique : l'homme qui n'a pas eu le temps de recevoir les mêmes leçons, profite indirectement de leur résultat et s'accoutume au discernement du beau qui sommeille en lui, parce que les formes véritables de cette beauté musicale ne lui ont jamais été révélées.

Vous comprenez, n'est-ce pas, que cette étude sérieuse de la musique ne se fera pas sans quelques sacrifices d'argent et beaucoup de travail ?

Pour les premiers, vous retrancherez toutes les fanfreluchés qui coûtent si cher ; quant au travail, il deviendra bien vite une si grande joie, que vous souffrirez quand vous serez forcée d'abrèger les heures d'études.

Et deviendrez-vous des artistes ? Probablement non dans le véritable sens du mot, mais vous vous serez approchées de la beauté sous une de ses formes les plus émouvantes, vous saurez approfondir l'œuvre des maîtres et y trouver au moins une parcelle de la beauté qu'elle détient, et ce sera le réconfort, l'apaisement et l'aliment de votre âme en quête d'idéal.

A présent que le dessin est enseigné dans toutes nos maisons d'éducation, une enfant qui se sent fortement attirée de ce côté devrait non pas continuer mais recommencer ces premières études, presque toujours défectueuses, parce que les professeurs-femmes font défaut.

En général on enseigne aux enfants à faire de la copie et de la copie qui ne vaut rien, tant par le choix des sujets que par l'exécution médiocre.

De bonnes leçons vous apprendront à voir, à comparer, à saisir partout la beauté dans la nature, et cela est moins ordinaire que vous ne le pensez, peut-être : en poussant un peu vos études, vous arriverez aussi à savoir jouir des œuvres d'art qu'il vous sera donné de voir.

Cette formation artistique fait complètement défaut dans notre pays, et pour cause ; ce n'est pas une raison pour que certaines privilégiées n'essaient pas de sortir des limbes et voir un peu de lumière de ce côté.

Notre pays est jeune, l'avenir est à nous, et quelle mission élevée pour les femmes canadiennes que de prendre les initiatives larges et généreuses qui nous mèneront insensiblement au progrès auquel nous devons tendre sans cesse et de toute notre énergie.

Développons autant que nous le pourrons le sens artistique, l'amour du beau, perfectionnons notre intelligence, agrandissons notre cœur et soyons des exceptions radieuses parmi la foule de petites poupées ponnées et fringantes qui désolent la vue des gens sensés !

Elles sont nombreuses les jeunes filles qui ont le goût de la lecture et qui passent tant de temps à lire des œuvres qui ne parlent qu'à leur imagination pour la griser et l'ensorceler. A celles-là, je dis qu'il faut absolument utiliser ce goût de la lecture pour le développement de leur intelligence et l'ornement de leur esprit. Cela ne peut se faire qu'en se mettant en présence de l'idée, de la vérité qui éclaire et qui élève.

Ici, il est du devoir des parents d'intervenir et de diriger ce jeune esprit que la lumière attire. Combien peu, hélas sont qualifiés pour le faire, surtout chez les femmes ! c'est donc au père, à prendre la direction de cette éducation intellectuelle, et de bien comprendre que l'étude met de l'équilibre dans la vie de sa fille et fait d'elle un être pleinement développé. C'est une tâche très douce et très grande qui révélera aux parents qui s'y dévoueront un bonheur qu'ils ne soupçonnaient pas.

Un joli talent que l'on rencontre rarement et très facile à cultiver, c'est celui de la lecture à haute voix.

Une jolie voix, l'intelligence de ce qu'on lit, le sens des nuances délicates, un peu de pratique vous rendront capables de lire d'une façon intéressante pour les auditeurs. Que de bonnes soirées ce petit talent procurera à vos amis ! Je connais une jeune femme qui lit ainsi pour son mari au moins trois soirées par semaine ; leur programme est varié, parce que les deux sont studieux et intelligents, et le bénéfice pour chacun est inappréciable. Se mettant ensemble au courant des grandes questions du moment, ils se communiquent leurs idées et leurs appréciations, l'un corrigeant l'autre parfois, et aussi souvent peut-être, l'une ouvrant à l'autre des horizons nouveaux et insoupçonnés. Quand, entre deux êtres, il y a union d'esprit aussi bien qu'union de cœur, le bonheur est assuré, je devrais dire, plutôt, que c'est dans une telle communion qu'il y a plus de chances de bonheur.

Beaucoup de jeunes filles montrent une dextérité charmante à travailler les cuirs, à pyrograver, d'autres brodent et combinent de délicates dentelles. Toutes devraient faire du dessin, lire des ouvrages sur l'art qui leur donneraient un peu le sentiment de la couleur. Elles deviendraient ainsi de véritables petites artistes qui savent créer des merveilles de grâce et faire passer un peu de leur âme dans un poème de dentelle ou de broderie.

Et tant d'autres occupations intelligentes : la photographie, l'étude d'une langue étrangère, d'une science curieuse comme la graphologie. Si vous entr'ouvrez une porte dans le domaine intellectuel, il s'en présentera dix autres que vous voudrez ouvrir aussi.

Et voilà où la curiosité et la finesse féminines vous serviront bien et ne vous seront pas reprochées !

Enfin, mes amies, n'oubliez pas, que le grand art, l'art suprême de la femme, c'est d'épandre autour d'elle la grâce et la paix qui sont le charme et le bien-être du foyer.

Danielle Aubry.

Le "Courrier de Montmagny".

Les beaux mouvements, c'est la musique des yeux.—Anatole France. **teurs Le Montagnard.**

Le Stadium

Nous ouvrons, ici, une colonne spéciale pour recommander hautement l'un de nos amusements favoris et national, aussi hygiénique qu'élégant, et qui doit par cela même avoir l'encouragement du tout Montréal.

Le STADIUM, qui est le patinoir amélioré du "Montagnard A.A.A." est l'endroit idéal pour le rendez-vous de toute la classe canadienne-française. Nous n'avons plus rien à envier pour la pratique de ce sport tout gracieux qu'est le patin — même à roulettes — et si les Anglais ont pour eux un centre haut primé, nous avons aussi le nôtre qui peut certainement rivaliser avec lui et pour la distinction et pour l'administration.

Le Comité dirigeant est composé d'un personnel canadien-français, strictement choisi parmi la meilleure classe de notre ville, et dont la vigilance scrupuleuse s'exerce partout, pour ne pas motiver aux mères de familles la crainte d'y envoyer leurs enfants. C'est sur toute la ligne l'ordre parfait.

Rien n'a été épargné pour joindre à la beauté du décor tout ce que l'imagination peut suggérer pour le bien-être des habitués. Le patinoir a son parquet superbe, ses chambres de toilette chauffées et ventilées, et pour le patin à roulettes, son professeur aussi habile que gentilhomme. Et vous passez de même, glissant comme une ombre, gracieux et légers, emportés que vous êtes vers l'espace qui recule devant vous, sous des reflets féériques, aux sons d'harmonies flûtées ou plus graves d'un orchestre bien conduit. Pour ajouter à tout cela rappelons que ce patinoir a eu l'an dernier, l'honneur de la visite et du patronage de Lady Grey. Ce n'est pas peu dire.

Profitons bien des efforts que font à prix d'intelligence et d'argent ceux qui dotent ainsi notre ville de lieux d'amusements aussi sains et aussi artistiques que l'a fait la Direction de l'Association Athlétique d'Amateurs Le Montagnard.

Propos d'Etiquette

D.—J'ai déjà vu sur des enveloppes de lettres le mot *Monsieur* répété deux fois ; la première fois sur une seule ligne et la seconde sur une autre ligne. Est-ce un cérémonial reconnu et adopté ?

R.—Je crois que c'était un cérémonial autrefois observé en France, mais qui ne se pratique certainement plus ici. Je ne vois aucun à propos à cette répétition.

D.—Les titres doivent-ils s'écrire avant ou après les noms ?

R.—Il y a des titres qui s'écrivent avant le nom, comme par exemple :

L'Honorable Charles Randot.

Sir John A. Mac Donald ; d'autres s'écrivent après les noms :

L'Honorable Un Tel,
ministre du Travail.

M. Henri Landel,
Avocat, etc., etc.

D.—Quelle est la meilleure place dans une voiture ?

R.—Au fond de la voiture. La place d'honneur à droite de l'hôte.

D.—Est-il obligatoire, dans un dîner de cérémonie, d'inviter autant de messieurs que de dames ?

R.—Non. A la rigueur, il vaut mieux avoir plus d'hommes que de femmes à cause de la petite inconvenance qu'il y a de laisser ces dernières sans cavalier pour passer du salon à la salle à manger et *vice-versa*.

Lady Etiquette

Fête musicale

Tel est le titre qui convient, nous paraît-il, à l'audition des œuvres du Prof. Contant qui aura lieu le 25 octobre, au Monument National, sous la haute présidence de Sa Grandeur Mgr Bruchési.

Peu nombreux sont les Canadiens pouvant intéresser de leurs propres notes, deux longues heures durant, un public de 2,000 auditeurs. Quel dur et consciencieux travail a dû s'imposer l'auteur pour en arriver là ! Qu'on y réfléchisse un peu, et le nombre sera considérable de ceux-là qui voudront, par leur présence, encourager ce Canadien intrépide dans la production de telles œuvres musi-

cales, pour nous les donner annuellement dans ces auditions qui font tant de bien au moral comme à l'art canadien.

Le poème de Crémazie, grand chœur dont le solo sera chanté par M. J. Saucier, est une primeur ; c'est de plus un chant national exprimé par plus de 250 voix mixtes sous la direction du Prof. J.-J. Goulet. Au programme s'énonce aussi comme composition inédite de M. Contant, "Vision de Jeanne d'Arc". Qu'on se le dise bien. Le succès brillant de l'Oratorio Caïn, lors de sa première, nous promet encore des heures délicieuses.

L'IDEAL

C'est l'automne et qui dit automne dit changement de la nature, transition des jours, brumes des soirs, bise apportant la neige hivernale. Et il faut suivre le temps !

Mais le temps sait, quelquefois, s'accorder des caprices qui nous vont ; il fait pour nous la Mode avec ses changements coquets, aux exigences pour tous les soleils.

On peut donc s'y attendre — nous aurons "le temps" de porter de très jolis chapeaux, de très élégants costumes et manteaux, puisqu'en automne il y a encore des jours ensoleillés. Toutes les couleurs, émeraude, vin, vieux rose, les violet et brun dans tous les tons feront bel effet sous les rayons chatoyants du soleil, comme aux jours plus gris, ils y mettront plus de gaieté. La grande nouveauté du moment est pour les chapeaux de plumes qui vont si bien à toutes les figures en leur donnant un air de confort et de distinction parfaite.

Ces chapeaux sont on ne peut mieux choisis et vendus au grand salon idéal. L'assortiment en est grand, les prix abordables. On a là, du premier coup, ce qu'on veut, tant on a compris de servir même le goût le plus difficile.

Aussi bien, les costumes, les manteaux qu'il nous faut absolument pour se préserver contre le froid, comme pour se gagner le titre envié

d'élégante, sont remarquables d'art et de travail. Dans la perfection de la coupe, la sobriété ou la fantaisie sont également réussies.

Par ces belles matinées ou après-midi d'octobre, alors que le temps nous retient au dehors, pensons à l'Idéal. L'IDEAL invite notre bourse parce que nous y avons tout à gagner.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue St-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

Littérature canadienne

C'est avec plaisir que nous signalons la parution d'un nouveau roman canadien "Les Pirates du Golfe St-Laurent", par le Dr Eugène Dick, romancier canadien bien connu. Le nouvel ouvrage du Dr Dick, très intéressant, et mouvementé, commence à paraître, cette semaine, dans "l'Album Universel", revue canadienne-française connue et aimée de toute notre population. En acquérant les droits de publication du roman "Les Pirates du Golfe St-Laurent". "l'Album Universel — Monde Illustré", donne l'épilogue d'"Un Drame au Labrador", publié par le même auteur, avec beaucoup de succès, en cette même revue, en mars 1897. Tous les amateurs de lecture liront avec plaisir et intérêt l'œuvre nouvelle du Dr Dick.

En outre de ses multiples qualités, faisons remarquer que l'album publie de jolies pages humoristiques, une étude sur les grands musiciens et de délicieuses pages de musique.

C'est par l'amour que la femme reçoit toute chose. Là est la culture d'esprit. — J. Michelet.

—Ce pauvre X n'est pas dans son assiette.

—Non, mais il a toujours les pieds dans le plat.

Une lettre de Calino:

"Excusez-moi de ne pas répondre à votre mot, mais j'ai peur que cette réponse ne vous parvienne pas."

RECETTES FACILES

FRICASSEE DE POULET.— Coupez votre poulet par morceaux et mettez-le une heure ou deux dans l'eau froide, afin que la chair devienne tendre et blanchisse. Retirez et essuyez.

Mettez un morceau de beurre dans une casserole; faites sauter votre poulet; ajoutez pincé de farine; mouillez de bouillon ou d'eau chaude; ajoutez sel, poivre, bouquet de persil, thym, laurier, clous de girofle, champignons, petits oignons. Faites cuire doucement. Quand vous voulez servir, faites une liaison avec jaunes d'œufs, et ajoutez jus de citron.

Des croûtons, des crêtes de coq, des écrevisses entourent et décorent très bien le plat dans lequel on sert la fricassée de poulet.

GATEAU AUX FRUITS.— Coupez des tranches de biscuits de Savoie, et un disque de la largeur du moule; trempez des gâteaux dans du sirop, émiettez le reste de gâteau; ajoutez 3 œufs battus et 3 grandes cuillerées de sucre à un verre à boire de lait chaud, faites cuire 10 minutes; faites dissoudre 1 grande cuillerée de gélatine, parfumez avec de l'essence de fruit. Garnissez l'intérieur du gâteau avec des couches de fraises, d'ananas (cuit), de pâte et de chapelure.

CONSEILS UTILES

POUR CHASSER LES FOURMIS.— Saupoudrez leurs nids ou les endroits qu'elles fréquentent avec un mélange de 1 partie d'Acide Carbonique à 40 parties d'eau. Ceci est aussi une excellente préparation pour se débarrasser des punaises.

POUDRE A PATE.— Crème de Tarte, 6 oz.; Bicarbonate de Soda, 2 3/4 oz.; Farine, 4 1/2 oz. Ceci constitue une des meilleures Poudres à Pâte vendues par le commerce.

POUR EMPECHER L'ARGENT DE TERNIR.— On peut empêcher l'argent de ternir en l'enduisant, au moyen d'un pinceau doux, d'alcool dans lequel a été dissous du Colloïdion. La couche est invisible et peut être enlevée en aucun temps en faisant tremper l'article dans de l'eau chaude.

JUS DE BOEUF PUR POUR LES MALADES.— Prenez une tranche de bifteck tendre du dessus de la ronde. Coupez en lisières, tenez au-dessus d'un gril une minute sur un feu vif pour attirer le jus à la surface. Exprimez le jus avec un pressoir à citron ou un autre objet de ce genre. On donne ce jus si l'estomac ne peut rien garder.

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques
Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée
rue Stanley, 1er étage.

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle, sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et Française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

"ANTI-KOR-LAURENCE"
Remède sûr et efficace pour enlever promptement
et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE, -Pharmacien, Montréal.
PLUS DE CORS AUX PIEDS !

Jolies
chaussures pour
vous
mesdames



Styles
nouveaux
d'automne

A. LECOMPTE FILS
Angle Sainte-Catherine et Sanguinet

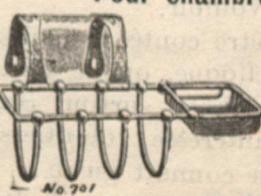
MESDAMES,
Pour vos parfumeries et articles
de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies; 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

Accessoires de Luxe
EN NICKEL
Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette, Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT
A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

DUPRAS & COLAS
ARTISTES-PHOTOGRAPHES
1729 rue Sainte Catherine
Tel. Bell Est 4106. MONTREAL.

Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation
Sont procurés à bas prix
Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Cuy et Sainte-Catherine



PAGES DES ENFANTS



La petite fille au cœur de sucre

Ceci est une histoire triste, autant que peut être triste une histoire qui n'est jamais arrivée.

Est-il rien de plus charmant que de donner libre essor à sa fantaisie, d'imaginer des personnages irréels, des silhouettes falotes soumises à des lois en dehors du monde et dont les aventures invraisemblables font rire ou pleurer sans que cela tire à conséquence?

Les fées ne furent inventées que dans ce but, et les sorcières, et les magiciennes. Elles jouissent d'un pouvoir surnaturel uniquement pour nous étonner et nous distraire, sans que nous puissions attacher à leurs décisions d'autre importance que le plaisir de nous évader un instant des soucis de la vie.

Donc cette histoire sera triste, mais si doucement, si joliment que nul ne saurait nous en vouloir.

Elle sera pour être contée les soirs de pluie qui floclaque, ou de vent qui huhule: car c'est surtout ces soirs-là qu'on s'intéresse volontiers aux gens qu'on ne connaît guère...

La pitié dépend si souvent de la température!

Et maintenant entamons notre récit.

Il était une fois une jeune fille qui se nommait Bonbonnette.

Ses parents étaient confiseurs et leur réputation, justifiée d'ailleurs, attirait chez eux une clientèle élégante et très parisienne.

Malheureusement, ils étaient pétris d'amour-propre et n'aimaient pas les pauvres, ayant pour les gens riches plus de considération.

Un jour, ils virent entrer dans leur boutique une vieille femme de quatre-vingt-dix ans, sale, mal habillée,

coiffée en chiffonnière, qui s'adressant au confiseur:

—Monsieur... je suis une vieille mendicante. Du pain, on m'en donne tant qu'on veut; de la viande, j'en ai par-dessus la tête...

—Soyez donc assez aimable, une fois par hasard, pour me faire l'aumône d'une livre de dragées?

Ce fut un fou rire dans la boutique pleine. Le confiseur, furieux, devint tout rouge et s'écria:

—Hors d'ici, vieille sorcière! Je n'aime pas qu'on se paie ma tête...

Alors, on entendit un rire sarcastique et la vieille disparut sans que nul sût par où elle était passée.

Le lendemain, le confiseur recevait une lettre ainsi conçue:

—Je suis la fée Humbert. A moi "qui avais le nécessaire tu as refusé de donner le superflu... Tu auras une fille dont le cœur sera en sucre. Garde-la de toute émotion; les larmes lui seraient fatales. Le jour où "elle pleurera, son cœur fondra, fondra jusqu'à ce qu'il n'en reste "plus."

Les pauvres gens demeurèrent atterrés.

—Allons! s'écria enfin le père, il faut s'en faire une raison. Nous en serons quittes pour rendre notre fille heureuse!

—Oui, continua la mère... Nous préviendrons tous ses désirs, nous serons la source de ses joies et nous écarterons de son front jusqu'à l'ombre d'un souci.

Aussi quand Bonbonnette naquit s'empressa-t-on autour d'elle, avec la préoccupation de la rendre immédiatement heureuse. On la chatouilla pour la faire rire. Un oncle lui débita même quelques calembours avec l'intention de lui faire trouver l'existence agréable.

Elle avait bien l'aspect d'un bonbon, un joli bonbon rose et blanc, avec des yeux fendus en amande.

Et, quand elle se promenait aux Champs-Élysées, vêtue d'une robe de satinette, la taille serrée par une ceinture, on eût dit une papillote frisée que liait un ruban de moire et l'on avait envie de la tirer brusquement par les pieds et par la tête, pour voir si, dans la détonation d'un pétard, il n'en jaillirait pas une devise:

La véritable sagesse
Est d'aimer avec tendresse.

Ou bien :

Pour être content de son sort,
Il ne faut pas craindre la mort.

Oh! non, elle ne craignait pas la mort, la petite Bonbonnette! La vie lui apparaissait à travers un sourire. Elle ignorait ce qu'était un visage triste et, comme elle ne s'attachait qu'aux choses artificielles, elle passait insouciant comme un oiseau.

Lorsqu'on lui proposa de lui donner une gouvernante, qui lui apprendrait ce qu'il faut savoir pour faire figure dans le monde, elle jeta ses livres par la fenêtre et trépigna de colère:

—Je ne veux pas travailler! cria-t-elle.

Et, comme dans ses yeux on vit poindre une larme, sa mère s'empressa de conclure :

—Non, ma chérie, tu ne travailleras pas!

—Jamais, jamais!

—Jamais... C'est entendu.

Peu importait aux parents d'avoir une petite fille ignorante, pourvu que son cœur de sucre ne fondit pas.

Bref, Bonbonnette devint le modèle de l'enfant gâté: elle sautillait, jacassait, pépiait, et elle était très sympathique, car elle n'égrenait autour d'elle que des paroles sucrées. Enfin, l'âge lui vint de se marier et l'âme de sa maman en fut remplie d'inquiétude.

PAGES DES ENFANTS

Comment choisir un gendre parmi ceux qui convoitaient la main de Bonbonnette?

Il fallait à tout prix qu'elle fût heureuse en ménage; qu'elle ne tombât point sur un mari qui la battit et qui, faisant couler ses larmes, arriverait à lui faire fondre le cœur.

Pendant un an, Bonbonnette en refusa par centaines. Elle riait trop et trop souvent, de sorte qu'elle ne prenait pas le mariage au sérieux et n'appliquait pas suffisamment son esprit au choix d'un fiancé.

Pourtant un soir, au bal de bienfaisance, elle remarqua un tout gentil cavalier.

Il dansait respectueusement avec des gestes timides et prononçait des phrases d'une voix hésitante et voilée.

Et ce qu'il disait, bien que très banal, la charmait.

Ils tinrent, ce soir-là des discours indifférents. Mais le lendemain elle fut tout heureuse en le voyant entrer dans la boutique de confiserie et demander à son père une livre de crottes au chocolat.

Il paya, puis fit mine de sortir, puis se ravisa et, rougissant, balbutiant, tremblant, il demanda une autre livre de crottes..., puis, enfin la main de Bonbonnette, ajoutant qu'il mourrait si on ne la lui donnait pas.

Or, comme il avait 500,000 francs de rente, on n'essaya même pas de la lui refuser.

Les parents l'invitèrent à dîner le soir même, puis, au dessert, heureux de voir leur fille heureuse, ils s'écartèrent pour la laisser causer avec son fiancé.

Elle contemplait ses yeux et les jugeait très bons. Pour la première fois, elle sentait la douce puissance d'un regard.

Elle éprouvait une émotion à deviner ce que cet œil plein de respect

exprimait de dévouement et de tendresse...

Et le "bonheur" qu'elle éprouvait, sans qu'une seule parole fût prononcée entre eux, n'avait rien de commun avec le "plaisir" qu'elle avait dans sa vie ressenti jusqu'alors.

Lui, à voix basse, prononça:

—Ma femme! Ma chère femme!

Ce fut comme une musique délicieuse qui l'emplit d'un frisson charmant. Son rire était parti: elle souriait avec joie, et peu à peu sur ses joues plus roses des larmes coulèrent, continues et régulières...

Elle sentait son cœur se fondre, se fondre, lentement, graduellement, et le sang se retira de son visage, et la vie l'abandonna sans qu'elle s'en aperçût... sans qu'elle eût le temps de songer qu'il y avait au monde autre chose que du bonheur.

Bonbonnette au cœur de sucre, tu ne fus pas à plaindre. Et voilà en quoi ce conte, malgré la mort, fut moins triste que je ne craignais.

Pétite poste en famille

ANXIEUX. — On ne signe jamais mademoiselle au bas d'une lettre à moins que l'on s'adresse à des parfaits inconnus, comme à des fournisseurs par exemple, on doit alors l'enfermer dans une parenthèse à gauche du nom.

LAURA. — La poésie n'est pas la source où il faut chercher la vérité historique. Souvent, pour les besoins de la rime, ou pour donner au héros une note plus sympathique on altère ou change les faits. Ainsi dans "l'Aiglon" de Rostand on dit qu'à la cour de son grand-père, l'empereur d'Autriche, on cachait au fils du grand conquérant les exploits et la carrière valeureuse de son père. L'histoire nous dit absolument le contraire et je t'avoue, chère nièce, qu'entre les deux je n'hésite pas. Les historiens sont encore plus sûrs que les poètes, crois-moi.

JEANNINE. — Je n'ai jamais vu dans aucune histoire, qu'il soit fait mention de ce frère de Samuel de Champlain. Je connais particulièrement dans la vallée de la Métapédia, quelques familles qui signent ainsi et qui se disent descendre de l'illustre fondateur de Québec. Je crois, de l'avis de plusieurs que le nom est plutôt Deschamplains qu'il a été parfaitement aisé de changer en celui du noble marquis, qui semblait plus familier à l'oreille canadienne.

Jeux d'Esprit

CHARADES

Je réchauffe ce qui est froid, je refroidis ce qui est chaud, celui qui me possède longue, aura aussi longue vie.

Quelle différence y a-t-il entre indigène, naturel et habitant, d'un pays?

Mots pour rire

Comment Bob, tu as mangé tout le gâteau, sans penser à ta sœur!

Bob.—Oh! si, maman! J'ai pensé à elle tout le temps! J'avais si peur qu'elle n'arrive avant que j'aie fini!

Quand les parents de Lily T..., la laissèrent dans un couvent français, les nouvelles compagnes de la petite Anglaise lui disait souvent en la caressant :

—Pauvre chou!

Lily qui ne comprenait pas un mot de français, ne tarda pas à demander à une des mères la signification du mot chou.

—Cela veut dire "cabbage", répondit la religieuse.

—Mais alors, reprit dans sa langue la naïve Lily, pourquoi ne m'appelle-t-on pas plutôt "cauliflower"? (chou-fleur).

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

[Suite]

Les chanteurs sont de très jeunes gens : parmi eux, un personnage en soutane qu'on me dit être un frère ; l'Eglise domine encore partout ici, l'école est dans ses mains. Le frère dirige donc jusqu'aux plaisirs de ses anciens élèves. Il chante d'abord avec eux d'une voix de basse formidable et marque la mesure ; puis, naïvement, en sa présence, une valse s'engage. Les garçons se prennent aux épaules et dansent entre eux pour commencer ; mais voilà que de là-haut les filles descendent, bras dessus, bras dessous, sérieuses et lentes, de solides créatures saines, bien découplées, aux joues rouges, assez rarement jolies.

«Elles tournent et sautent, les yeux baissés, sans paraître échanger un mot avec leurs cavaliers, qui ont le même air de gaieté triste, pour ainsi dire, qui gardent le même silence, et ne quittent pas un seul instant le petit chapeau que l'on dirait vissé sur leurs têtes. Une large ceinture enroulée autour d'eux sous la veste courte les épaissit, mais ils sont robustes et agiles. Monsieur Holder, qui est allé causer avec le prêtre (il se familiarise aisément et sait se faire accueillir), revient nous raconter que les mariages se font ainsi. Les mœurs sont restées pures ; la piété catholique est très vive en Savoie. Nous en avons la preuve un peu plus loin, entre Thollon et Lajoux. A l'entrée d'une grotte surmontée d'une croix et enfermant l'image de la Vierge, des jeunes filles sont à genoux sur l'herbe. Ce n'est pas assez pour elles d'être allées chanter Vêpres dans leur jolie église dont la position hardie est protégée par un pli de la montagne ; elles prient encore.

«De quoi ces gens ont-ils donc tant à remercier le Ciel ? Il me semble

avare envers eux. Leur pays est pauvre. Nous sommes environnés de pentes escarpées et nues où dévalent des troupeaux de chèvres, fauves comme des gazelles. Des éboulis de rochers remplacent les forêts qui ont justifié autrefois le nom de Joux. Il ne reste que de maigres bois de sapins et des pierres ; tout cela très aride, très triste. Centre d'excursions sans doute, mais le métier de guide n'est profitable que pendant une saison bien courte, et il n'est pas sans périls. On vit misérablement ici. N'importe, on croit et on se résigne. Pourquoi, hélas, ma foi est-elle si chancelante, et pourquoi ai-je été déracinée du sol où j'aurais pu, comme eux, pousser des racines ?

«Messieurs Holder et Descroisilles vont s'entendre avec les guides qu'on leur désigne pour une ascension matinale, le lendemain, aux Mémises ou au mont César. Monsieur de Narcey a refusé d'être de la partie, il préfère rester auprès de nous, malgré l'exclamation dédaigneuse de Colette :

«—Oh ! comme j'irais, si j'étais à votre place !

«—Vous êtes cruelle, a dit avec dépit le prétendant qu'elle malmène depuis peu.

«Nous devons laisser les excursionnistes à Thollon, mais d'abord nous montons tous ensemble vers la croix de pierre où nous attend une de ces vues recommandées qui n'ont qu'un défaut, la recommandation, le fait de s'imposer inévitablement. Madame de Fierbois est restée à l'auberge, retenue par ses rhumatismes, et madame de Narcey lui tient compagnie.

«Les sentiers sont mauvais ; j'ai eu la maladresse de glisser et de me tourner le pied entre deux cailloux roulants, mais cela sans suites sérieuses, sauf l'occasion d'accepter le bras de monsieur Holder, qui m'a

soutenue aux pas difficiles. Sa bonté s'étend sur toute la nature, même sur moi, chétive, et, en cheminant, nous causons, c'est-à-dire que ma présence lui permet de causer tout le temps avec Colette. Que disent-ils ? Des riens, mais ils sont ensemble et ils trouvent une joie qui m'enveloppe et me pénètre. Ce sont des rires sans motifs, des silences embarrassés, de vives disputes sur des bagatelles, et tout cela équivaut à un aveu. J'entends vibrer l'amour à travers tout ce qu'ils se disent. Comme ils me savent gré d'être lente et boiteuse pour la circonstance ! Nous atteignons encore trop vite à leur gré la croix où l'on découvre sur une grande étendue le lac avec le lointain des Alpes vaudoises et valaisannes.

«Nous avons sous nos pieds Meillerie. J'y ai cherché en vain l'autre jour la grotte de Saint-Preux. Les carriers exploitent brutalement la beauté de ces roches consacrées pour en faire de l'utile, c'est-à-dire des moellons. Ce soir, la rencontre du Rhône et du lac disparaît déjà dans l'ombre, mais on voit tout en clarté la vallée de Fribourg ; nos yeux sont attirés là-bas et comme fascinés par le scintillement d'un petit lac de montagne, perdu, ignoré, sans nom peut-être, qu'il paraît à un rayon de soleil de tirer aujourd'hui de son obscurité, pour en faire un joyau précieux, un diamant. Du reste, les caprices du soleil vont cesser. Il s'enfoncé derrière les montagnes, et bientôt ce n'est plus à leur pied, qu'un léger reflet rose, qui s'efface à son tour, laissant le lac d'un gris d'argent uniforme. Sur la pâleur du ciel courent des flammes roses comme des ailes éployées d'ibis. Les voici, ces ailes transparentes, remplacées par des ailes grises de chauve-souris ! La silhouette bleue des montagnes échappe nettement aux molles vapeurs dorées qui l'estompaient il n'y a qu'un instant encore. On dirait des blocs taillés de lapislazuli.

«—Allons, s'écrie Colette, je connais quelqu'un qui, si je ne m'en mêlais, resterait là pétrifié indéfiniment.

«Et elle commence à dire, avec une exagération d'éloges et de chaleur, quel chemin je lui ai fait faire dans l'admiration de la nature, dans l'enthousiasme pour toutes les belles

choses. Je sens très bien ce qu'il y a de coquetterie à l'adresse d'un autre dans ses gentillesses à mon égard, et, cependant, cela m'est agréable d'être mise en lumière devant ce jeune homme, qui, jusque-là, ne savait rien de moi. Son regard s'est posé sur le mien, plein de sympathie. Sans doute je ne lui déplais pas, par l'unique raison que je suis l'amie de Colette.

—Voyez-vous, dit-elle, dépassant un peu le but, Françoise est un bel échantillon de ce que dans notre monde on appelle sur le ton de la critique, faute de savoir, la femme nouvelle.

—En vérité?... Expliquez-moi ce que c'est au juste, dit monsieur Holder, me regardant de plus belle, comme un objet curieux.

—Et monsieur de Narcey, qui nous a rejoints avec mademoiselle de Breuves, se croit obligé de braquer sur moi un lorgnon plutôt hostile. Chemin faisant, il a cueilli sentimentalement pour Colette un petit bouquet d'orchis qu'elle reçoit d'un air distrait, sans presque le remercier, et il enrage.

—La femme nouvelle, explique mademoiselle de Breuves de sa voix mordante, est celle qui sait se passer des hommes, ne dépendant d'eux ni pour sa subsistance ni pour son bonheur, parce qu'elle a le travail qui la rend indépendante et par conséquent heureuse.

—Je me récrie :

—Ce "par conséquent" est délicieux !

—Et monsieur Holder reprend gaïement d'un ton de regret simulé :

—Comment, mademoiselle, vous êtes une de ces révoltées qui prétendent pouvoir se passer de nous ?

—Je me sens rougir en répondant d'une façon évasive.

—Oh ! je crois que les femmes nouvelles, en admettant qu'elles existent, ressemblent terriblement aux anciennes !...

—Avec une conscience plus développée, plus de raison, plus d'équilibre, un cerveau mieux meublé, Dieu merci, interrompt mademoiselle de Breuves.

—De grâce, ne mêlez pas Dieu à tout cela, s'écrie en bouffonnant M. Descroisilles. Est-ce que vos femmes médecins, professeurs, avocates et autres, vos femmes qui prétendent

conserver l'administration de leurs biens, ne plus promettre obéissance à leur mari, bref réformer le monde à leur manière, est-ce que ces femmes-là, les femmes nouvelles enfin, croient en Dieu ?

—J'espère bien que oui, a dit Max Holder. Nous avons besoin, ne trouvez-vous pas ? que Dieu nous apparaisse à travers nos femmes et nos mères, nos mères surtout. Je ne me rappelle plus que cela de la mienné ; elle était très pieuse... C'était chez elle une grâce, comme un parfum qui l'enveloppait.

—Mais trop est trop, reprend M. Descroisilles avec l'inconséquence qui le caractérise et qui me fait toujours penser au singe lâchant le fétu de paille qu'il poursuit pour courir après un autre. Le ciel vous préserve, mon cher, d'une femme dévote !

—Ce qui fait dire prestement à Colette :

—Que seriez-vous devenu, mon pauvre ami, avec une femme qui ne le fût pas ? Je tremble d'y penser !

Et tout le monde de rire, Descroisilles le premier. Les espiègleries de sa belle-sœur l'amuse, il est tout près d'y répondre par un brin de galanterie.

—Je ne me trouve pas beaucoup mieux renseigné qu'auparavant, dit M. Holder en serrant mon bras sous le sien, avec l'excuse de cette entorse,—mais il me suffit que la femme nouvelle soit mademoiselle Desprez pour que je salue son avènement.

—Et je me suis sottement troublée, comme s'il m'adressait autre chose qu'un compliment banal. Quand on n'a rien à moissonner pour son propre compte dans le champ de la vie, on se contente, en vérité, de bien petites glanes.

—Retour silencieux et rapide à travers le crépuscule. Le break est allégé de deux voyageurs, et notre gaieté est restée avec eux. Colette, enveloppée de sa cape, semble rêveuse. Moi, je devine son rêve en y mêlant le mien. Mademoiselle de Breuves taquine méchamment monsieur de Narcey de plus en plus maussade. Las du mutisme que Colette oppose à ses attentions, il finit par descendre de la calèche, mettant ainsi sa mère dans la confiance du désappointement qui l'étouffe. On lui fera entendre raison, et demain Colette sera moins inabordable. J'ai assisté déjà

à ce jeu. Madame d'Angenne doit chapitrer sa fille, qui se rend à contre-cœur. Du moins, je le soupçonne, car elle ne me confie plus ses affaires. Elle met un certain orgueil à ne point convenir avec moi qu'elle aussi préférerait celui qui passe, à cet autre qui vraisemblablement demeurera son compagnon pour la vie.

—Après une promenade à Saint-Paul :

—Ce qui m'a frappée aujourd'hui, ce n'est ni le panorama du plateau, ni la délicieuse solitude des deux étangs au fond desquels un bon petit nain, tapi sous les nénuphars qui les couvrent d'un réseau vert broché de nacre, fut longtemps, selon la légende, attentif aux maux des mortels et prompt à les soulager. Un orage avait gâté tout cela pour nous. Il a fallu durant une heure attendre que la pluie cessât, dans une dépendance de l'ancien château transformée en école. Là, une sœur de Saint-Vincent-de-Paul exerce les fonctions de pharmacienne, et c'est d'elle surtout que je me souviens. Il paraît que les habitants de ce hameau écarté, comme ceux des chalets épars aux alentours sur de grandes étendues, ne s'adressent guère en cas de maladie qu'à cette petite sœur toujours présente dans le cadre curieux que lui fait une vieille chambre voûtée, aux murs de laquelle s'alignent, sur des rayons superposés, des boîtes de toute taille et de vieilles faïences souvent enviées et marchandées par les touristes. Elle est là en parfaite harmonie avec les lieux qu'elle habite, pareille à une petite sainte enluminée sur vélin dans l'ogive d'un missel. Une odeur amère d'herbes desséchées l'enveloppe, tandis qu'elle s'occupe à éplucher les plantes médicinales cueillies sur la montagne, à préparer avec les racines gonflées de la gentiane le fameux vin dont elle est fière et qu'elle nous fait goûter.

—Madame Descroisilles nous accompagnait aujourd'hui, la promenade n'étant pas fatigante. Elle sait parler le langage des couvents et pose de discrètes questions à sœur Claudine.

—Très fraîche sous la cornette qui baigne d'ombre son visage paisible, celle-ci liait en paquets les fleurs roses de la petite centaurée et les feuil-

les pointues des fougères langue de bœuf. Les mains fines choisissaient sans se hâter ni s'arrêter jamais. Un enfant lui est amené par sa mère, jaune, amaigri, tout frissonnant. Elle l'interroge, en l'attirant près d'elle d'un geste protecteur et tendre, l'ausculte, pèse pour lui de la quinine dans ses petites balances étincelantes comme de l'or. Un calme quelque peu somnolent me gagne en la voyant agir. Elle nous dit qu'elle panse les blessés,—il y en a souvent parmi les bûcherons des forêts voisines,—nous vante ses onguents, l'efficacité de telle ou telle drogue. Sa foi paraît grande dans les tisanes.

—Mais alors, m'écriai-je, vous empiétez sur le domaine du médecin !

—Il le faut bien, répondit-elle, de sa voix chantante, il n'y a pas de médecin, ou plutôt il est si loin que les malades, en l'attendant, auraient le temps de mourir.

—Vous avez donc étudié ?

—Nos sœurs soignent et enseignent. Nous faisons un peu de tout, et Dieu vient en aide à notre bonne volonté.

(A suivre)

Canadiennes, assurez votre vie

Puisque nous en avons les avantages, pourquoi ne pas le faire.

Nous serons sûres qu'à la Sauvegarde, par exemple, Compagnie d'Assurances sur la vie, 7 Place d'Armes, les femmes sont admises et reçoivent les mêmes avantages que les hommes.

Déjà la Sauvegarde compte plusieurs femmes dans sa liste des assurés ; ce sont, pour la plupart des femmes d'affaires qui, ayant gagné leur argent à la sueur de leur front, ont appris ainsi quel cas on doit en faire.

Eh bien ! elles n'ont pas hésité à mettre leurs économies dans des assurances qui garantissent un peu de bien-être aux êtres qu'elles chérissent après qu'elles ne seront plus là, mais aussi à elles-mêmes.

Car, on ne doit pas perdre de vue que si les femmes veulent un peu d'argent sur leurs vieux jours, les assurances sont encore des moyens qui peuvent leur en assurer. La Sauvegarde peut leur offrir dans dix ans, dans vingt ans, autant de mille dollars qu'on en aura voulu prendre comme montant d'assurance.

N'est-ce pas que cette perspective est agréable ? Ne vaut-il pas vraiment la peine d'économiser et de travailler un peu plus fort quand on est jeune, pour se garantir dans sa vieillesse un peu de confort et le débarras de tout souci matériel ?

Lady Business.

Chapeaux ! Chapeaux !

Assortiment complet des dernières modes de l'automne

FOURRURES!! FOURRURES!!

VENEZ NOUS VOIR

Pour vos réparations et réfections de fourrures, avant la trop grande activité des affaires.

O. NORMANDIN,

350 Blv'd Saint-Laurent

TÉL. : MAIN 3163

Succursale :

220 rue Saint-Jacques

TÉL. : MAIN 2667



Aux Chères Lectrices de ce Journal

MÈRES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.

Vous qui êtes Anémiées, Débilitées par les fatigues de la Famille ; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

POUR VOS CHERS MIGNONS

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

JEUNES FILES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous toutes que
**LE VIN PHOSPHATE AU
QUINQUINA DES
RR. PP. TRAPPISTES d'Oka**

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL

MOTARD, FILS & SENECAL

Aux Etats-Unis : Rouse's Point Provinces N.O. Calgary, Alberta

ECOLES DU SOIR

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, l'ÉCRITURE et la COMPTABILITÉ.

Montreal et Banlieue

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. Bergeron, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'école Normale Laval.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TOTTONT, CHICAGO, b9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25
p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a9.40 p.m.
CALGARY a9.40 a.m., a9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b5.15 p.m., a11.30 p.m.
OTTAWA, b8.25 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., a8.55 a.m., b5.00 p.m.
p.m., b5.20 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, L8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.30
p.m.
LABELLE, L8.45 a.m., c9.15 a.m., b5.45 p.m.
b4.30 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (L) Mardi, jeudi et dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (I) Samedi seulement.
A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

LA TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre toilette.
Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

La fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAÎT AVOIR!...

Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

GUERISON DES YEUX sans médicaments, sans opération ni douleur, par les "VERRES TORIC" nouveau style, bien ajustés. A ordre, garantis pour bien VOIR DE LOIN ET DE PRES.

Yeux Artificiels posés sans douleurs.



SPECIALISTE **BEAUMIER**
MEDECIN ET OPTICIEN
A L'INSTITUT
D'OPTIQUE



EXAMEN
DES YEUX GRATIS
144 Est STE-CATHERINE

3ème porte du coin Ave. Hôtel-de-Ville, Montréal. 2ème étage, porte voisine du Magasin de Tabac.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

Prenez garde!! N'achetez jamais aux magasins "A TOUT FAIRE" si vous tenez à vos yeux.

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12..... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami 1 vol. in-12..... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine, Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone) 1 vol. in-12, illustré..... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano 1 vol. in 1-2..... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul - - - - Montréal

MADAME! MADEMOISELLE!
LISEZ CECI

MONTREAL MODE transformé en magazine mensuel 2 fois gratuits avec chaque No (le seul magazine de mode en français publié au Canada) comprenant :
65 pages de texte, 100 modèles de toilettes
2 PATRONS GRATUITS

AVIS. Sur réception de 10c, il sera adressé à toute personne qui en fera la demande un numéro spécimen.
Adresse: MONTREAL MODE, MONTREAL, CANADA.

Avez-vous un hébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;
IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendra partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devrait se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

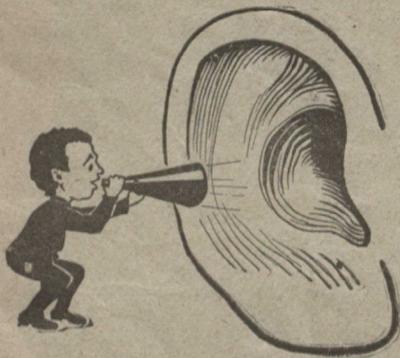
Les Vers. Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can

QUELQUES JOLIES PORTIERES



De jolies portières ajoutent à l'élégance de votre intérieur.

Ces portières sont faites de tapestry, et peuvent servir pour les portes simples ou doubles ou les rideaux de fenêtres.

Dans les portières simples les couleurs sont : vert, rouge, vieil or et drab, en différentes combinaisons.

La plupart des dessins sont à effets de fleurs, conventionnels, orientaux et bagdad. Aussi nous avons des rideaux lavables en toile pour chambres à coucher.

Ils sont de dessins fleuris et conventionnels, en vert, blanc, brun, et blanc grisâtre. Les prix des portières simples sont de \$1.10 à \$4.50.

Nos portières doubles sont faites selon les dessins Empire, à fleurs, bagdad, Art nouveau, à rayures et conventionnels.

Quelques-unes sont en chenille, d'autres en tapestry.

Prix de \$2.75 à \$12.50 la paire. Toutes moins 10 pour cent.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours
d'aucun autre agent ; il réveille les or-
ganes depuis longtemps inertes. Grand
succès et triomphe sur toute la ligne
pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies